

UN VENT DE LIBERTÉ

« Vous écrivez sur la petite Trogneux ? C'est une vraie star ici. » À Amiens, on est fier d'elle. Et si le Picard est réputé taiseux, évoquer la première dame anime les conversations. « Quel beau parcours, quand même ! », nous dit-on au bar-tabac Le Saint-Claude, dans la rue Gauthier-de-Rumilly. Quelques mètres plus haut, au cœur du quartier cosu d'Henriville, se trouve la maison des Macron. Là où a grandi le président et où vit toujours son père. Mais ce jour-là comme souvent, beaucoup parlent surtout de Brigitte. Pas Mme Macron donc, ni même Mme Auzière, du nom de son premier mari, mais « la petite Trogneux ». Un patronyme qui en impose dans la région : Brigitte Macron n'a pas attendu d'être épouse de ministre pour y être connue de tous...

La chocolaterie Trogneux est en effet une institution. Six magasins dans les Hauts-de-France

– entre Amiens, Lille, Saint-Quentin et Arras –, cinquante-cinq salariés, plusieurs millions d’euros de chiffre d’affaires (3,8 en 2015, mais on parle de 6 pour 2016)... Et une saga qui s’affiche en toutes lettres sur la maison mère amiénoise. «Jean Trogneux, depuis cinq générations», peut-on lire sur la devanture du 1, rue Delambre, tout près de l’hôtel de ville. L’entreprise est actuellement dirigée par le neveu de la première dame, Jean-Alexandre, héritier d’une famille enracinée dans la région. «La lignée des Trogneux a son berceau dans le village de Vaulx, nous révèle le généalogiste Jean-Louis Beaucarnot. C’est une famille paysanne, qui devait être à l’origine relativement aisée et influente, puisque ses membres sont qualifiés de “fermiers propriétaires”». Au XVIII^e siècle, sous Louis XV, leur statut social s’effondre néanmoins. «Viennent alors plusieurs générations de manouvriers, des manœuvres agricoles payés à la journée et menant des vies dures. En 1834, on enregistre en quinze jours les actes de décès d’André Trogneux, de sa femme et de leur fils de dix-neuf ans. Ils laissent orpheline une fille de dix ans, qui sera fileuse. Elle terminera sa vie comme cuisinière à Abbeville, après avoir donné le jour à un fils naturel, en 1852.» Ce garçon, c’est

1. Entretien avec l’auteur, le 10 octobre 2017.

l'arrière-grand-père de Brigitte Macron, Jean-Baptiste Trogneux, fondateur de la confiserie familiale en 1872.

Sa boutique, rue Duméril, propose d'abord soufflés et entremets, avant de relancer le produit qui fera sa renommée : le macaron. Rien à voir avec les créations de Pierre Hermé et de Ladurée... On parle ici d'une spécialité régionale à l'amande et au miel, rapportée par Catherine de Médicis d'un périple italien, et plus tard tombée dans l'oubli. Remettre la recette au goût du jour se révélera une bonne idée ! Le « macaron Trogneux » (on ne dit même plus « macaron d'Amiens ») pèse aujourd'hui encore plus lourd d'un point de vue économique que calorique : la famille de la première dame en vend plus de deux millions chaque année. Gage de qualité, il recueille même le suffrage d'un grand connaisseur de nos régions, l'Amiénois Jean-Pierre Pernaut, client de la maison... L'Élysée avait accueilli Yvonne de Gaulle « des biscuits Vendroux » ; il y règne maintenant Brigitte Macron « des macarons Trogneux ».

Une place à part

Après Jean-Baptiste – et avant Jean-Claude et Jean-Alexandre – il y aura Jean puis Jean,

grand-père et père de la première dame... qui voit donc le jour le 13 avril 1953, au sein de cette dynastie amiénoise. Ses parents ? Ils étaient selon elle « indissociables ». Passant tout leur temps ensemble, rue Delambre. À la Libération, ils y ont fait renaître l'entreprise familiale, en partie détruite dans les bombardements de 1940. Et ils se partagent désormais entre la chocolaterie au rez-de-chaussée, où Simone Pujol aide son mari, et leur appartement au-dessus du magasin. Brigitte Marie-Claude Trogneux est la dernière de six enfants, séparée par vingt ans de son frère aîné. Cette position unique lui offre une éducation très différente de celle de ses frères et sœurs. Seule enfant de l'après-guerre, elle n'a connu aucune des privations subies par le reste de la fratrie. De cette période sombre, elle entendra sans doute surtout parler du fait d'armes de la famille, qui aurait refusé de servir des sucreries à Rommel pendant l'Occupation. Mais, pour le reste, ses premières années sont choyées.

La benjamine fait fondre Jean Trogneux, que l'on n'imaginait pas jusque-là en papa gâteau... Notable reconnu, pilier du Rotary local, il laisse à Amiens le souvenir d'un homme très respecté. Mais il va tout passer à cette petite fille qu'il a eue à quarante-quatre ans (sa femme en avait trente-neuf). Et il semble

attendri par celle que ses camarades d'enfance décrivent comme très gaie, tout autant que dissipée. Elle a beau rapporter des punitions de l'école, et être parfois contrainte d'y laver les carreaux, il est indulgent. «Je pouvais tout faire, même ramener des mauvaises notes, mais [mes parents] étaient extrêmement stricts sur le respect que nous devions à l'autre¹», se souvient-elle. Des rapports particuliers, qui ont marqué son cercle d'alors. Béatrice Leroux, amie de la première dame pendant sa scolarité, nous le raconte. «En tant que petite dernière d'une grande fratrie, avec un écart d'âge important avec ses aînés, elle jouissait d'une grande liberté. Cela se traduisait notamment dans le ton qu'elle employait avec son père. Elle lui parlait gentiment mais de façon très ouverte, allant parfois assez loin dans ce qu'elle disait. Il y avait entre eux une forme de camaraderie dont il ne prenait pas ombrage. Au contraire, il s'en amusait, et ne la remettait jamais à sa place. Il était évident qu'il avait beaucoup d'admiration pour elle².» Un lien privilégié que Brigitte Macron invoque toujours, plus de deux décennies après la mort du patriarche. «Je pense à mon père dans les moments importants ou délicats, confiait-elle à

1. Entretien accordé à *Elle*, «Appelez-moi Brigitte», paru le 18 août 2017.

2. Entretien avec l'auteur, le 8 novembre 2017.

son ami Philippe Besson pendant la campagne présidentielle. On fait tous ça, non¹? »

Avec sa mère, le contact est plus doux. « Il y avait beaucoup de tendresse entre elles », poursuit Béatrice Leroux. Fille d'un marchand de vins originaire de l'Ariège, Jean-Pierre Pujol, Simone Trogneux affiche un tempérament assez réservé. Elle est pour Brigitte une mère attentive, lui laissant toutefois son indépendance. Dans la maison de la rue Delambre, le dernier étage est ainsi son domaine. Elle peut aussi se déplacer à sa guise : pour la féliciter d'avoir obtenu le brevet des collèges, ses parents lui ont offert un cyclomoteur, un Piaggio Ciao ! À la grande surprise de quelques copines qui ont eu, elles, un « bravo » pour seule récompense. « Ses parents étaient généreux avec elle, se souvient l'une d'elles. Pour une bonne note, elle avait un jour reçu toute une parure de bijoux en argent² ! » Brigitte étant bonne élève, spécialement en français et en latin, les cadeaux seront nombreux. Sa garde-robe fait d'ailleurs l'envie de ses amies, avec notamment une impressionnante collection de vestes shetland : elle en a commandé un modèle de chaque couleur dans une boutique à la mode du centre de la ville.

1. Raconté dans *Un personnage de roman*, de Philippe Besson, Julliard, 2017.

2. Entretien avec l'auteur, le 2 novembre 2017.

Le quotidien de la jeune fille est donc très agréable, entre la confortable routine amiénoise et les week-ends au Touquet. En 1950, les Trogneux ont acheté dans cette cité balnéaire du Pas-de-Calais une belle maison de ville, sur trois niveaux, la villa Monéjan (pour Simone et Jean). Si Emmanuel Macron, fils de deux médecins, aime à expliquer qu'il vient d'une classe moyenne embourgeoisée, il serait difficile de déclasser sa future épouse. Aucun doute : celle-ci est issue d'un milieu très favorisé et profite d'une jeunesse préservée. « Elle était sociable et farceuse, se souvient une amie d'enfance. Assez libre aussi¹. » Elle le prouve d'ailleurs dès l'adolescence.

La messe est dite

Ses samedis soir ? Hors de question de les passer à la maison. Ses frères et sœurs, adultes, en sont partis de toute façon. Et la jeune fille ne compte pas se morfondre dans sa chambre, à rêver devant ses posters des Rolling Stones et de Clint Eastwood – elle dira un jour du président qu'il est « mieux que Clint Eastwood² », mais pour l'instant c'est le vrai (le moins bien,

1. Entretien avec l'auteur, le 19 août 2017.

2. Caroline Derrien, Candice Nedelec, *Les Macron*, Fayard, 2017.

donc) qui orne son mur. Chaque week-end, elle sort danser dans des boums où elle connaît ses premiers flirts. Côté look, c'est minijupe sur bloomer, indispensable pour les pirouettes du rock, bottes et nattes blondes. « Elle était déjà très coquette, mais pas dans le genre “fille de bonne famille amiénoise”, nous décrit une connaissance de l'époque. Elle explorait la mode des sixties¹ ! » D'autant qu'en semaine son uniforme a de quoi lui mettre le blues. Jupe plissée, gilet et collant bleu marine, chemise et blouse bleu ciel. Sans oublier le calot marine à rayures rouges pour parfaire le style... Au Sacré-Cœur, on ne manque pas de tenue ! Comme toute jeune fille de la bourgeoisie locale, elle y a passé la majorité de sa scolarité, ne s'en éclipasant que le temps de la 4^e et la 3^e, à Sainte-Clotilde. Cet autre établissement privé catholique d'Amiens a alors fusionné avec le Sacré-Cœur.

Ses sœurs l'ont précédée dans ce parcours mais Brigitte est plus rebelle que ses aînées. « Je n'étais pas une jeune fille très sage. J'étais souvent collée pour impertinence », admettait-elle dans les colonnes de *Elle*, en août 2017. « Je ne baissais pas les yeux, jamais. Et l'on ne me faisait pas entrer dans le crâne une chose

1. Entretien avec l'auteur, le 1^{er} octobre 2017.

à laquelle je ne croyais pas. J'ai eu très tôt un esprit critique.» Or dans ce grand établissement du centre-ville, fondé en 1801 par la mère de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, Madeleine-Sophie Barat, la discipline est stricte. Les conditions d'apprentissage sont certes très confortables – dans de superbes bâtiments rue de l'Oratoire, ouverts sur un parc avec court de tennis. Et les valeurs prônées sont humanistes: le Sacré-Cœur n'est pas uniquement réservé à la grande bourgeoisie, et accueille gratuitement quelques élèves plus modestes. Mais la rigueur est de mise pour celles qui étudient ici. «J'ai passé ma scolarité à ignorer le dossier des chaises, confiera Brigitte Macron. Il fallait se tenir droite¹.» Les bonnes sœurs qui dirigent l'établissement y veillent...

Certains laïcs ont intégré le corps professoral du Sacré-Cœur dans les années 1960, mais l'essentiel des cours est encore assuré par des religieuses. Une mère supérieure, que l'on nous dépeint comme charismatique bien que peu chaleureuse, est à la tête de l'école. Au programme, deux séances de confession hebdomadaires, mais surtout une messe quotidienne. Chaque matin, le rituel est immuable: les jeunes filles se retrouvent devant l'immense

1. «Son rôle secret dans la campagne», *L'Express*, le 1^{er} mars 2017.

chapelle de l'école – qui a depuis été transformée en gymnase ! Au premier signal, on se met en rang ; au second, on entre à l'office, la tête recouverte d'un voile gris. Les sœurs sont déjà à leur place, agenouillées. Une éducation que la première dame qualifie de « serrée », et qui l'a opprimée. Elle n'en a bien sûr pas été traumatisée, elle qui a fait ensuite toute sa carrière de prof dans des structures privées et religieuses. Mais elle indique tout de même en porter certains stigmates : « J'ai été élevée dans la religion, donc dans la peur, confesse-t-elle. La peur m'est restée¹. » Ainsi, pas de période mystique, comme Emmanuel Macron dit en avoir vécu. Né de parents agnostiques, il avait insisté pour être baptisé à l'âge de douze ans. Brigitte, elle, n'a que peu embrassé la pratique catholique de ses parents, habitués de la messe du dimanche.

Les Macron n'ont de toute façon absolument pas traversé la même adolescence. La fièvre du samedi soir du futur président ? Elle était alors littéraire. Il se montrait sociable, insistent aujourd'hui ses camarades de l'école de La Providence... Mais jamais aussi heureux qu'avec ses bouquins comme principaux compagnons et sa grand-mère « Manette » (dont il a aussi fait sa

1. Philippe Besson, *op. cit.*

marraine) pour confidente. Brigitte Trogneux est beaucoup plus liante. Plusieurs amis du Sacré-Cœur évoquent ainsi « la bande à Brigitte », qui s'était formée autour d'elle. « C'est vrai qu'elle attirait et nous fédérait, confirme une proche. Il faut dire qu'elle était dynamique, toujours prête à organiser des sorties¹. »

Vivre pour le meilleur

À partir de 1967, toute cette troupe se retrouve notamment chaque semaine à la patinoire d'Amiens, qui vient d'ouvrir ses portes. Pendant trois ans, Brigitte et ses amies vont porter les couleurs – et la jupette rouge – de l'équipe de patinage artistique de la ville. Après le départ de leur professeur vers un autre club, elles ne poursuivront pourtant pas l'expérience, leur niveau ne leur ouvrant pas des perspectives nationales... Populaire, la jeune fille fait aussi profiter son petit groupe de la liberté qui lui est accordée. Les lettres d'amour que ses copines ne peuvent se faire adresser à domicile, parce qu'elles ont des parents stricts ou qu'elles sont pensionnaires, elles les font envoyer chez les Trogneux. Brigitte jouera les facteurs, distribuant en classe

1. Entretien avec l'auteur, le 21 octobre 2017.

les missives qu'elle a réceptionnées. À en croire les témoignages recueillis, elle n'a alors pas de petit ami très sérieux, mais elle s'impose quand même comme avisée en la matière. « Elle donnait beaucoup de conseils amoureux, sourit Béatrice Leroux. Elle bénéficiait sans doute de l'expérience de ses sœurs¹. » Dans un monde sans blogueuses beauté, elle apprend aussi à ses amies à se maquiller, comme celles-ci s'en amusent aujourd'hui. « Elle était bonne camarade, souligne l'une d'elles. Et elle gardait le sourire en toutes circonstances². » Pourtant, derrière la joie de vivre, elle n'apprécie guère cette période. Alourdie par ce qu'elle décrit comme une fêlure. « J'ai été très gâtée. Affectivement, socialement, j'avais tout, je ne pouvais me plaindre de rien et, pourtant, j'ai été une adolescente en souffrance³. » Cette lectrice de Baudelaire et des *Fleurs du Mal* explique voir à cette époque « la mort partout ».

Il faut dire que, dans ses jeunes années, elle l'a côtoyée de beaucoup trop près. En 1961, elle est âgée de huit ans lorsque sa sœur aînée, enceinte, se tue avec son mari dans un accident de voiture. Un an plus tard seulement, c'est sa nièce de six ans qui décède d'une appendicite

1. Entretien avec l'auteur, le 8 novembre 2017.

2. Entretien avec l'auteur, le 12 novembre 2017.

3. Portrait paru dans *VSD*, le 9 septembre 2016.

aiguë. Des deuils qui terrassent évidemment les siens. Sa grand-mère, qui vit avec les Trogneux, ne cessera par exemple de demander pourquoi elle n'est pas plutôt partie, elle. Brigitte jouera plus que jamais le rôle de « rayon de soleil de sa famille », comme nous l'explique une camarade d'école. Et elle ne parlera que très peu, même à ses amies intimes, des drames de l'enfance, préférant les diluer dans le tourbillon de son adolescence. « Quelle que soit la manière, tout est bon pour vivre », selon ses propres mots dans les pages de *Elle*.

Pendant ses années de lycée, où elle entre en 1969, toujours au Sacré-Cœur, elle n'hésite en conséquence pas à profiter du souffle de liberté de l'époque. Elle en a eu un avant-goût en Mai 68, qu'elle a passé en bande, avec ses amies. « C'était très gai, se souvient Béatrice Leroux. Tous les établissements scolaires étant fermés, on se réunissait dans les jardins des unes et des autres, chez mes parents notamment. Entre nous, on ne parlait pas vraiment de politique mais plutôt de l'évolution de la société, de la place des femmes, etc.¹ » Des transformations qui sont perceptibles jusque dans l'enceinte du Sacré-Cœur : à la rentrée, l'enseignement religieux est assoupli, un système de notation par

1. Entretien avec l'auteur, le 8 novembre 2017.

lettres est adopté... Mais, bien plus important, l'uniforme est abandonné ! Une vraie révolution pour les élèves, qui enfilent chaque matin à l'école les robes courtes qu'elles n'ont pas le droit de porter chez elles. Brigitte, elle, n'a nul besoin de se changer au lycée : pour ses tenues comme pour le reste, ses parents la laissent libre. Dernier bouleversement, la mixité et l'arrivée de quelques (rares) garçons dans l'établissement. En terminale, la classe de Brigitte Trogneux en compte deux, que la lycéenne ne va pas ménager. « Lors d'un cours de gym, elle avait caché leurs vêtements, reprend Béatrice Leroux. Ils étaient arrivés au cours suivant très en retard, en tenue de sport et l'air un peu hagard. Elle les a alors fait mariner, avant de leur rendre leurs habits à la fin de l'après-midi. Elle était drôle et très riieuse. »

Au printemps 1972, elle se concentre néanmoins sur la perspective de son bac littéraire – elle a choisi une section A. Direction Le Touquet, pour potasser avec quelques amies. Les révisions seront sérieuses et productives : elle décroche l'examen avec mention très bien. Chez les Trogneux, où peu ont fait des études, l'heure est à la fierté. Cependant, pour Brigitte, il devient surtout urgent d'oublier sa mélancolie dans une nouvelle vie. De réparer un peu ces failles qu'elle ne verbalise alors pas.

« Derrière l'entrain décidé, il y a un continent sensible auquel seuls les fragiles ont accès et où ils peuvent se retrouver¹ », écrit d'elle Emmanuel Macron. Mais pour l'heure, c'est auprès d'un autre qu'elle va bientôt conjuguer cette dualité.

1. Dans *Révolution*, XO éditions, 2016.